

PHILIPPE
BOUVARD

*Je suis mort.
Et alors ?...*



Flammarion

Extrait de la publication

Je suis mort.
Et alors ?...

DU MÊME AUTEUR

- Les Passions du dimanche*, éd. de l'Entreprise moderne.
Carnets mondains, éd. de la Table Ronde (grand prix de l'Académie de l'humour, 1962).
Madame n'est pas servie, éd. de la Pensée moderne.
Petit Précis de sociologie parisienne, éd. Grasset.
Lettre ouverte aux marchands du Temple, éd. Albin Michel.
Comment devenir animateur de radio sans se fatiguer, éd. de la Pensée moderne.
Un oursin dans le caviar, éd. Stock.
La Cuisse de Jupiter, roman, éd. Stock.
Impair et Passe, roman, éd. Stock.
Du vinaigre sur les huiles, éd. Plon.
Et si je disais tout..., éd. Stock.
L'Huile sur le feu, éd. Mengès.
En pièces détachées, éd. Presse de la Cité.
Douze Mois et moi, éd. Stock.
Tous des hypocrites sauf vous et moi..., éd. Albin Michel.
Un oursin chez les crabes, éd. Stock.
Les Champions du loto, éd. Presses de la Cité.
Les Grosses Têtes, Atelier Marcel Jullian.
Maximes au minimum, éd. Robert Laffont.
Le Théâtre de Bouvard, éd. Jean-Claude Lattès.
Le Petit Bouvard illustré, éd. Presses de la Cité.
Je ne l'ai pas dit dans les journaux, éd. Presses de la Cité.
Pas de quoi être fier..., éd. Robert Laffont.
Contribuables mes frères, éd. Robert Laffont.
Cent Voitures et sans regrets, éd. Jean-Claude Lattès.
Les Pensées, Cherche Midi Editeur.
Un homme libre, roman, éd. Grasset.
La Grinchieuse, roman, éd. Albin Michel.
Journal de Bouvard, éd. Le Cherche Midi.
Une pâle ordure, roman, éd. Albin Michel.
Joueurs, mes frères, éd. Robert Laffont.
Journal de Bouvard 1997-2000, éd. Le Cherche Midi.
La Belle Vie après 70 ans, éd. Albin Michel.
Auto-psy d'un bon vivant, Journal 2000-2003, éd. Le Cherche Midi.
Des femmes, éd. Flammarion.
Mille et Une Pensées, éd. Le Cherche Midi.
Tout sur le jeu, éd. Flammarion.
Portraits pour la galerie, éd. Albin Michel.

Philippe BOUVARD

Je suis mort.
Et alors ?...

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-3304-1

*À Jean Dutourd,
inventeur du véritable
roman posthume
écrit de son vivant
Ph. B.*

AVERTISSEMENT

Macabre ? Oui. Morbide ? Non. Je relativise. J'exorcise. Je dédramatise. Je banalise.

Je sacrifie à l'anticipation sans sombrer dans la fiction. Si je suis vivant à la parution de ce livre, j'aurai pu dire sous le couvert du tombeau ce que je taisais jusque-là. Si j'ai disparu, j'aurai prouvé mon souci de la vérité et ma familiarité avec les meilleures sources.

Ph. B.

OÙ, PAR LA FORCE DES CHOSES,
JE ME COMPORTE
COMME UN DÉBUTANT

Je suis mort hier. C'est mon premier jour d'éternité. Il ne peut plus rien m'arriver. Hormis un tsunami qui submergerait la butte Montmartre. Tout ce qu'on sait de la première nuit, c'est qu'elle ne finira jamais. Il faudrait un séisme pour sortir de ce trou noir. Mais je ne m'en suis avisé qu'aujourd'hui, n'ayant pas compris dans le désordre qui suivit mon dernier soupir que, cette fois, je ne m'en tirerai pas comme lors des précédentes alertes. Trop d'hommes sont morts avant moi pour que la mort soit inhumaine. Je ne vais donc pas en faire un plat. Seulement un livre. Une œuvre authentiquement posthume se présentant sous la forme d'un journal couvrant ma première année d'éternité. Ensuite, je verrai si l'existence d'un défunt n'est pas trop routinière.

Pour l'heure, je suis tout au plaisir de la découverte à la faveur d'un bouleversement autrement

important que ceux qui m'ont vu changer de continent, de métier ou de femme. J'y pensais depuis longtemps sans m'en être ouvert à personne. J'imaginai la surprise de mes proches lorsqu'en tête de mes dernières volontés, le notaire énumérerait l'installation d'un dictaphone dans le cercueil, d'un périscope sur la pierre tombale et l'obligation dans un an, jour pour jour, de récupérer la bande sonore et de la faire parvenir à un éditeur ami.

Ainsi poursuivrai-je dans l'au-delà ce qui fut ma double activité ici-bas : voir et raconter. Les droits d'auteur serviront à l'entretien de ma tombe dont je pressens qu'il sera vite négligé après les premiers chrysanthèmes.

* * *

Le bilan de mon nouvel état n'est pas fameux. Je n'avais qu'une vie et je l'ai perdue. En même temps que tous les comforts qui, m'aidant à la supporter, m'avaient permis de me construire un petit paradis terrestre en attendant celui, plus hypothétique compte tenu de l'absence de témoignage (mais je vais y mettre bon ordre), sur une mutation présentée à travers le Carnet du Jour du *Figaro* comme « le retour à Dieu » ou « le repos dans la paix du Seigneur ».

En quelques instants, on passe d'un trois cents mètres carrés résidentiel et sans vis-à-vis aux deux

Et alors ?...

mètres carrés réglementaires d'une sépulture dont les voisins se comptent par milliers. Une dépossession totale organisée dans les plus brefs délais en vertu d'un postulat imaginé par les survivants et selon lequel les morts n'ont plus besoin de rien (Qui le leur a dit ?). Le testament qui prévoirait l'inhumation d'un richard avec fortune et pierres précieuses serait déclaré nul par la justice comme ayant été rédigé ou dicté par quelqu'un qui n'était plus sain d'esprit ainsi que l'exige la loi. Moyennant quoi, la razzia commence déjà alors qu'on attend le menuisier entre les deux candélabres, préfigurant chichement les colonnes du Temple de l'Éternité.

Or, l'héritage fausse le chagrin : lorsque adolescent, j'avais perdu mon grand-père, mes parents m'avaient offert sans tarder ses boutons de manchette en or du plus bel effet. Ce qui fait que, durant l'enterrement, au lieu de me concentrer sur le souvenir d'un disparu que j'aimais bien, je n'avais pas quitté du regard mes nouveaux bijoux, joignant de temps à autre les mains pour prier, en réalité pour que tout le monde constate le raffinement de ma mise.

* * *

Les derniers instants de l'existence, occultés par les bonnes paroles des proches (« Sais-tu que tu as meilleure mine ? »), les ressources de l'industrie pharmaceutique et le fameux « mieux de la fin »,

sont finalement moins traumatisants que les premiers moments qui les suivent.

Notamment à cause du concert de banalités auquel, durant des décennies, j'ai moi aussi participé en semblables circonstances : « Il n'a pas souffert » (Qu'est-ce qu'ils en savent ?) ; « C'est préférable pour lui » (Et pour ceux qui vont palper la monnaie) ; « Il va nous manquer » (Pas à la table autour de laquelle, tout de suite après la cérémonie, on s'est empiffré à ma mémoire alors que mon couvert avait été retiré).

Quand j'étais encore allongé, immobile sur mon lit, ils étaient tous venus m'embrasser. Certains indifférents, d'autres impressionnés par ma froideur. Ma veuve faisait les honneurs, parlant à voix basse et marchant sur la pointe des pieds alors qu'elle n'avait jamais respecté un sommeil survenant à des heures différentes de son propre endormissement. Et rebelote pour la litanie des bêtises macabres : « Il a rajeuni de dix ans » (Ça me fait une belle jambe) ; « Il ne s'est pas vu partir » (Et le miroir de l'armoire à glace ?). Le visage le plus consterné était celui de notre vieille bonne, angoissée à l'idée de perdre son emploi !

Après quoi, je suis allé en boîte, comme dans ma jeunesse. Et j'ai fait la fermeture. Le début du grand saut : tous les visages familiers disparaissent. On visse les écrous pour être certain que je ne sortirai pas.

Et alors ?...

* * *

Les ennuis ont commencé dans l'escalier tortueux qui menait à ma chambre. Le cercueil refusait de prendre le virage. J'aurais apprécié qu'on en profite pour faire une petite escale dans mon bureau, mais non, tout le monde était pressé d'en finir. Après quelques essais infructueux qui m'ont cahoté, les pompes funèbres m'ont descendu par la cage d'escalier, me faisant faire à la verticale mes débuts de gisant. Ma veuve a cru bon de remarquer : « Il avait toujours refusé la dépense d'un ascenseur. » Elle n'a pas ajouté : « Bien fait pour lui », mais je suis persuadé qu'elle le pensait.

Moi, je n'étais pas mécontent de retrouver furtivement la position debout. J'avais assez fière allure avec le plus neuf de mes complets, ma chemise blanche et ma cravate noire comme si je portais mon propre deuil. D'autant que l'amaigrissement des ultimes mois m'avait redonné ma sveltesse. Mais voilà, dans la hâte d'occulter la réalité de ce qui nous attend tous, on avait privé les amis, arrivés trop tard, du joyeux et réconfortant spectacle d'un *de cujus* frais comme un gardon, tiré à quatre épingles, toiletté définitivement et auréolé d'une barbe naissante, confirmant que le poil est plus robuste que l'homme. Bref, d'un mort, à l'image des samouraïs que l'on maquille avant qu'ils aillent à leur dernier combat, c'est-à-dire plus présentable qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

OÙ JE SUIS REÇU SOLENNELLEMENT
À L'EXAMEN DU GRAND PASSAGE

Mise en page par Méta-systems
Roubaix (59100)

N° d'édition : L.01ELKN000272.N001
Dépôt légal : novembre 2009